



HAL
open science

Vents d'Est, vents d'Ouest : L'introduction de l'esprit des Lumières dans le Vietnam au début du XXe siècle

Nguyen Phuong Ngoc

► **To cite this version:**

Nguyen Phuong Ngoc. Vents d'Est, vents d'Ouest : L'introduction de l'esprit des Lumières dans le Vietnam au début du XXe siècle . Hoai Huong Aubert-Nguyen; Michel Espagne. Le Vietnam, une histoire de transferts culturels, Demopolis, 2015, 978-2-35457-077-4. hal-01311115

HAL Id: hal-01311115

<https://hal.science/hal-01311115>

Submitted on 17 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vents d'Est, vents d'Ouest

L'introduction de l'esprit des Lumières au Vietnam au début du xxe siècle

Nguyen Phuong Ngoc

Aix Marseille Université, CNRS, IRASIA UMR 7306, 13331, Marseille, France

À partir du milieu du xixe siècle, le royaume Dai Nam des Nguyen passe progressivement sous l'autorité française : après l'attaque du port de Tourane (actuellement Đà Nẵng) en 1858, Saigon est prise en 1859, le sud du pays devient une colonie française sous l'appellation de Cochinchine à partir de 1862 et le reste du pays, divisé en Tonkin et Annam, entre définitivement en 1884 dans l'empire sous le régime du protectorat. La langue française étant la langue de l'administration coloniale, on forme des interprètes et autres auxiliaires indispensables à la marche des services. Il est logique de penser que les idées des Lumières ont dû s'introduire au Vietnam directement « dans les fourgons » du français¹. La réalité est plus complexe.

Au début du xxe siècle, tout en s'intégrant dans l'empire colonial français, le Vietnam continue à partager avec d'autres pays asiatiques, par l'intermédiaire des caractères chinois, les fondamentaux d'un espace sinisé millénaire. Grâce aux livres et des journaux en chinois, appelés « nouveaux écrits » (*Tân Thư*) par opposition aux classiques confucéens, des lettrés vietnamiens apprennent des nouvelles du monde et font connaissance avec des penseurs occidentaux. La réussite japonaise et les activités des réformateurs chinois leur donnent matière à réflexion et les encouragent à passer à l'action. Malgré la dure répression coloniale de 1908, leur remise en cause généralisée de

¹ Ce sera effectivement le cas de la génération de 1925 dont un des plus brillants représentants est le général Giap, admirateur de la Révolution française et vainqueur des armées françaises à Dien Bien Phu en 1954. Sur les générations intellectuelles, voir Trinh Van Thao, *Vietnam du confucianisme au communisme*, Paris, L'Harmattan, 1990. Réédition corrigée et complétée en 2008.



l'ordre confucéen et leurs diverses actions (création d'écoles et d'activités économiques) contribuent à changer en profondeur et durablement la société vietnamienne.

Si ces deux thèmes - introduction de la culture occidentale et influence des nouveaux écrits asiatiques - ont suscité chacun une littérature abondante, ils sont trop souvent considérés à part l'un de l'autre. Or, pour bien comprendre ce processus d'introduction et de diffusion des idées des Lumières dans la société coloniale, il importe de les replacer dans l'identité de cette même conjoncture historique qui fut la leur et de saisir comment ils s'y trouvèrent en rapport, en synergie.

Il s'agirait de retracer les trajets et les modalités du passage de ces idées des Lumières, dont celles du contrat social, de la liberté et des droits de l'homme : lecture de traductions ou de textes en français, puis diffusion plus large par des moyens de communication disponibles. Il s'agirait également de mesurer l'impact de ces idées sur les générations successives. Comme programme, cela impliquera un travail de long haleine, nécessairement collectif.

Contentons-nous ici de situer quelques repères principaux et de décrire quelques modalités concrètes de ce processus de transfert.

Début du xx^e siècle : crise et ouverture

Comme le souligne Michel Espagne dans son introduction au colloque *Transferts culturels : France-Vietnam, Europe-Asie*, la notion du « transfert » implique un mouvement d'importation et d'exportation, et non pas donc un mouvement à sens unique : s'effectue un phénomène de réinterprétation et d'appropriation, une création du sens dans un nouveau contexte social. Et comme le précise Philippe Papin, dans un transfert du A vers B, il y a une « captation sélective de B » non pas par l'ensemble de la population, mais seulement par une partie de cette population qui réalise ce transfert en fonction de ses propres intérêts à un moment donné : nous conviendrons avec lui que cela vaut éminemment pour le Vietnam. Ce qui nous invite à nous demander très concrètement : qui avait lu quoi, où, quand et comment ? Qu'est-ce qui fut retenu puis diffusé au sein d'un public plus large ?

Rappelons tout d'abord qu'à partir du milieu du xix^e siècle, le Vietnam comme l'ensemble des pays asiatiques se trouve confronté à un défi inédit : l'expansion des puissances occidentales. On connaît la réponse du Japon, qui s'emploie à partir de 1868 à contrer cette expansion par une politique d'ouverture, ouvrant l'ère *Meiji*, alors que la Chine, incapable de réagir efficacement, subit de plein fouet les attaques successives qui aboutissent au « dépècement » de son empire. Parmi les « petits »



pays, la Thaïlande se singularise en prenant le chemin du réformisme dès les années 1850, notamment sous le règne de Rama V (1868-1910)².

Au Vietnam, les rois Nguyễn, au pouvoir depuis 1802 et malgré une assez bonne perception de la situation régionale³, se montrèrent incapables de sauvegarder la souveraineté du royaume⁴. À partir du milieu du XIX^e siècle, de la cour aux villages, le pays se retrouva divisé de fait en deux camps, celui des tenants de la lutte armée (*chủ chiến*) et celui des partisans la négociation (*chủ hòa*). Le mouvement *Cần vương* (« aide au Roi »), déclenché par l'entrée du roi Hàm Nghi en résistance en été 1885, se poursuivit, malgré la capture du jeune roi en 1888, pendant une dizaine d'années. Cependant, dès septembre 1885 les Français intronisèrent Đồng Khánh, qui fut privé de toute liberté d'action.

Au tout début du XX^e siècle, les Vietnamiens font face à la situation suivante : impasse de la résistance armée traditionnelle, capitulation de la royauté, mandarinat au service du pouvoir étranger, installation à priori durable de la colonisation. Cette conjoncture place les lettrés vietnamiens dans une véritable crise idéologique. Le modèle de la fidélité envers le souverain (*trung*) est devenu obsolète, repenser le « Vietnam » est à présent une nécessité vitale. Découvrant la réflexion menée par des réformistes chinois et prenant acte de la réussite nipponne couronnée par la victoire sur la Russie (1905), des lettrés appellent à l'apprentissage de ce qui fait la supériorité de l'Occident. Mais si l'objectif fait consensus, les moyens diffèrent : ceux qui misent sur la lutte armée, avec pour figure emblématique le lettré Phan Bội Châu (1867-1940) s'opposent à ceux qui placent leurs espoirs dans une réforme de la société⁵. Ce dernier choix, tout à fait inédit, est clairement assumé comme exprime le lettré Phan Chu Trinh (1872-1926) dans sa lettre ouverte au gouverneur général d'Indochine, rédigée en 1906 en caractères chinois, traduite immédiatement en français et largement diffusée par la presse de l'époque⁶. Plaidant pour une collaboration loyale avec le pouvoir colonial, il revendique pour les lettrés modernistes le rôle d'intermédiaire légal et légitime entre ce dernier et le peuple. La nouvelle politique coloniale, dite politique d'association inaugurée officiellement en février 1905, semble propice à cette vision.

Il est indéniable que les lettrés vietnamiens trouvent une nouvelle source de réflexion dans les « nouveaux écrits » importés des pays voisins. Ces livres présentent des idées occidentales, notamment celles des Lumières ; Montesquieu et Rousseau (Mạnh Đức Tư Cưu et Lư Thoa dans la transcription

² Jean Baffie, « Sous le règne de Rama V (1868-1910), l'adaptation du Siam à la modernité occidentale », in Gilles de Gantès et Nguyen Phuong Ngoc (dir.), *Vietnam le moment moderniste*, Aix-en-Provence, PUP, 2009, p. 27-41.

³ Chen Ching-ho, « Les "missions officielles dans les Ha châu" ou "Contrées méridionales" de la première période des Nguyễn », *BEFEO*, 1994, p. 101-124. Phan Huy Chú, *Hải trình chí lược* (Récit sommaire d'un voyage en mer), Cahier d'Archipel, 1994. Traduction et présentation par Phan Huy Lê, Claudine Salmon et Tạ Trọng Hiệp.

⁴ Voir Nguyen The Anh, *Monarchie et fait colonial au Viêt-Nam (1875-1925). Le crépuscule d'un ordre traditionnel*, Paris, L'Harmattan, 1992 ; ainsi que l'ouvrage collectif *Le contact colonial franco-vietnamien (Le premier demi-siècle, 1858-1911)*, Aix-en-Provence, PUP, 1999.

⁵ Notons que ces lettrés désirent tous ardemment la souveraineté du Vietnam. Leur opposition pourrait être considérée plutôt comme un partage des tâches. L'historiographie vietnamienne voit les deux Phan comme deux « lettrés patriotes ».

⁶ Cette lettre est publiée dans le *Bulletin* de l'Ecole française d'Extrême-Orient, 1907, p. 166-175.



vietnamienne de ces noms en chinois) prennent *via* ces écrits le statut de véritables nouveaux maîtres à penser. Ils relatent aussi les hauts faits des patriotes et héros politiques occidentaux, en leur donnant valeur d'exemplarité, mais vantent également la modernisation japonaise et rapportent des événements récents, comme par exemple *Mậu Tuất chính biến* (sur la réforme de cent jours en 1898 en Chine), *Trung Quốc hồn* (L'Âme chinoise), *Nhật Bản duy tân sử* (Histoire de la modernisation japonaise).

Encouragés par ces exemples japonais et chinois, les lettrés se lancent dans une entreprise d'ouverture sans précédent, qui a pour slogan *khai dân trí, chấn dân khí, đào tạo nhân tài* (« éduquer le peuple, le revigorer, former son élite »).

C'est le temps du *duy tân* (la « modernisation »). Mais le moment est de courte durée ; foisonnant d'initiatives inédites, il est malheureusement stoppé brutalement par le pouvoir colonial, effrayé par les manifestations anti-impôt en Annam à partir de mars 1908, puis par la tentative d'empoisonnement de la garnison de Hanoi le 27 juin 1908.

Les recherches effectuées sur ce « moment moderniste » confirment la réalisation remarquable du premier volet du programme. L'école *Đông Kinh Nghĩa Thục* (« école de la juste cause ») ouverte à Hanoi en 1907 en est le témoignage le plus célèbre, mais à cette époque sont créées un peu partout d'autres écoles qui accueillent des dizaines et parfois des centaines d'élèves de tous âges⁷.

Ce qui est moins connu, c'est l'effort d'adaptation de ces lettrés de formation classique à leur environnement économique et leur souci d'y marquer leur emprise. Joignant les actes au discours, ils créent un nombre considérable de sociétés coopératives artisanales, agricoles ou commerciales : Liên Thành, entreprise de fabrication du *nước mắm*, fondée en 1906, fonctionnera jusqu'en 1975⁸ ; on voit même des mandarins démissionner de leurs postes pour se lancer dans l'entrepreneuriat. Un exemple illustre bien ce changement de mentalité : envoyés au bagne à Côn Đảo, Huỳnh Thúc Kháng et ses amis montent en 1916, profitant d'une politique plus libérale des autorités, une affaire si rentable qu'ils se retrouvent à la tête du commerce le plus important de l'île, dépassant même les Chinois⁹.

S'il est incontestable que ces transformations « culturelles » radicales ont eu les « nouveaux écrits » pour déclencheur, il y a probablement lieu de faire la part de raisons endogènes, à étudier dans la profondeur historique : par exemple les liens entre le milieu lettré et celui des affaires dans le

⁷ Voir notamment Nguyễn Hiến Lê, *Đông Kinh Nghĩa Thục*, Hanoi, Ed. Van Hoa –Thong Tin, 2002 (1^e édition en 1958 à Saigon). Dans le Centre, le nombre d'écoles semble approcher la quarantaine et les trois écoles les plus grandes de la province de Quang Nam comptent chacune quelque de 70 à 80 élèves. Voir Trương Chính, « Đôi điều khác biệt giữa các nho sĩ Trung quốc với các nhà nho Việt Nam khi tiếp nhận Tân Thư » (Quelques différences dans la réception des *Nouveaux Livres* chez les lettrés chinois et vietnamiens), in Đinh Xuân Lâm (dir.), *Tân Thư và xã hội Việt Nam cuối thế kỷ XIX đầu thế kỷ XX* (Nouveaux Livres et la société vietnamienne à la fin du XIX^e – début XX^e siècle), Hanoi, Ed. Chính Trị Quốc Gia, 1997, p. 189.

⁸ Trinh Van Thao, « Liên Thành (1906-1975), naissance et transfiguration d'une entreprise moderniste. Essai de sociologie historique sur une expérience entrepreneuriale dans la proto-industrialisation du Viet Nam », in Gilles de Gantès et Nguyen Phuong Ngoc (dir.), ouvrage cité, p. 149-162.

⁹ Huỳnh Thúc Kháng, *Huỳnh Thúc Kháng tự truyện* (Autobiographie de Huỳnh Thúc Kháng), Hué, Ed. Anh Minh, 1963, p. 37-38.



Vietnam pré-colonial¹⁰. En s'intéressant aux initiatives concrètes de l'époque moderniste, par exemple, la coopérative fondée par Lê Cơ dès 1904¹¹, on pourrait mettre à jour des processus déjà à l'œuvre dans le Vietnam précolonial.

Le moment moderniste présente encore une autre particularité. Outre les lettrés, cette sensibilité concerne en effet des milieux très divers et rarement évoqués. Pour l'historiographie vietnamienne, l'école *Đông Kinh Nghĩa Thục* fut surtout le lieu de ralliement des lettrés patriotes. Or, il est maintenant établi qu'elle réunissait à la fois des lettrés et des nouveaux diplômés dans un projet collectif ; des francophones y donnaient des cours de français et de *quốc ngữ*, s'occupaient des relations avec l'administration coloniale¹² et diffusaient les idées modernistes dans leur journal *Đảng cổ tùng báo* (1907)¹³. En Cochinchine, certains bourgeois apparemment assimilés menèrent des actions modernistes, comme par exemple Gilbert Chiếu, « citoyen français et patriote vietnamien »¹⁴. Fait remarquable, des femmes participèrent à ces entreprises modernistes d'une façon tout à fait active¹⁵. Et si l'on considère l'esprit moderniste comme capacité à s'adapter à un environnement socio-économique nouveau, des villageois « illettrés » surent concrétiser leur intention de maîtriser le changement social à leur avantage, comme par exemple ces paysans des environs de Vinh qui allèrent travailler dans une usine de chemin de fer¹⁶.

Cet élan de participation active de la part de plusieurs groupes sociaux aide à comprendre l'ampleur des actions modernistes et la rapidité de leur développement. En ce début du xxe siècle, il y a accord général sur la nécessité du changement : telle est la réalité. Mais qui sont ceux qui ont eu l'accès aux nouvelles idées et qui contribuent à les diffuser largement dans la société ?

Acteurs, moments, lieux, moyens de communication

¹⁰ Au milieu du XIXe siècle par exemple, Vũ Tông Phan, un des représentants les plus éminents des lettrés du nord, s'allie avec la famille Bù, riche propriétaire, en autorisant le mariage de son fils aîné à la fille des Bù. Cf. Vũ Thế Khôi, « L'association Hưởng Thiện des lettrés du temple Ngọc Sơn et l'origine socio-culturelle de Duy Tân et de Đông Kinh Nghĩa Thục », in Gilles de Gantès et Nguyen Phuong Ngoc (dir.), ouvrage cité, p. 98.

¹¹ *100 năm trường Tân học Phú Lâm và nhà thực hành Duy Tân xuất sắc : Lê Cơ* (100 ans de l'école de Nouvelles études Phú Lâm et le praticien moderniste éminent : Lê Cơ), Quảng Nam, Département de la Culture et de l'Information de Quảng Nam, 2006.

¹² Nguyễn Hiến Lê, *Đông Kinh Nghĩa Thục*, Nguyen Phuong Ngoc, « La Société d'Enseignement Mutuel du Tonkin (Hội Trí Trí, 1892-1946) – une autre version de l'action moderniste », in Gilles de Gantès et Nguyen Phuong Ngoc (dir.), ouvrage cité, p. 223-238.

¹³ Pour les historiens vietnamiens, ce journal est considéré comme « progressiste ». Voir Đỗ Quang Hưng, *Lịch sử báo chí Việt Nam (1865-1945)* [Histoire du journalisme au Viêt Nam], Ed. Dai Hoc Quoc Gia, Hanoi, 2000, p. 44.

¹⁴ Brocheux Pierre, « Note sur Gilbert Chiếu (1867-1919), citoyen français et patriote vietnamien », *Approche-Asie*, n°11, 1992, p. 72-81.

¹⁵ Bù Trần Phương, « Les femmes dans le mouvement de la modernisation vietnamienne au début du xxe siècle : les germes d'une émergence », in Gilles de Gantès et Nguyen Phuong Ngoc (dir.), ouvrage cité, p. 163-176.

¹⁶ David Del Testa, « S'adapter pour ne pas être expulsé : les manifestations paysannes de Vinh en 1905 », in Gilles de Gantès et Nguyen Phuong Ngoc (dir.), ouvrage cité, p. 135-148.



Il faut avoir à l'esprit la grande complexité de la situation linguistique dans le Vietnam colonial au début du xx^e siècle. De la Cochinchine au Tonkin, trois langues et trois écritures coexistent pendant quelques décennies : le français est la langue officielle de l'administration coloniale, le peuple vietnamien parle sa langue qui s'écrit en caractères *nôm* ou en écriture romanisée *quốc ngữ*, la Cour et le mandarinat continuent à utiliser les caractères chinois ; les lettrés travaillent les classiques confucéens pour se préparer aux concours triennaux qui ne disparaissent définitivement du paysage qu'en 1919. Ce n'est que dans les années 1920, sous l'effet du règlement général de l'Instruction publique adopté en 1917, qu'on voit arriver à l'âge adulte une nouvelle génération francophone formée entièrement à l'école franco-indigène¹⁷.

Pendant cette période de la transition linguistique, rares sont ceux qui maîtrisent les trois écritures. Notons que les lectures en chinois et en français ne se rejoignent pas toujours : l'orientaliste Noël Péri, lors du concours mandarin de 1910, constate qu'un lecteur d'un texte français parlant de Montesquieu ignore souvent qu'il s'agit du célèbre Mạnh Đức Tư Cru des réformistes chinois¹⁸. C'est un peu plus tard dans la *Đông Dương tạp chí* (« Revue indochinoise », 1913-1919) que l'on pourra découvrir les noms de personnalités occidentales célèbres écrits en *quốc ngữ*, avec leurs noms en caractères chinois et en français¹⁹.

Les « gens ordinaires » n'ont pas encore accès aux textes écrits, loin s'en faut. Le nombre de personnes directement impliquées dans le processus de transfert reste ainsi, logiquement, bien faible. On peut identifier quatre groupes sociaux qui ont joué un rôle le plus actif dans la réception, la sélection et la transmission des idées occidentales.

Le premier groupe est celui des lettrés non mandarins. Avec des figures emblématiques telles que le vice-docteur Phan Châu Trinh et les docteurs Huỳnh Thúc Kháng et Ngô Đức Kế, ils sont entrés dans l'histoire sous la bannière collective des « lettrés patriotes » ayant refusé les honneurs de la carrière mandarinale et, pour plusieurs d'entre eux, enduré les prisons coloniales. C'est ce groupe qui est à l'honneur dans l'historiographie vietnamienne. Avec un décalage de quelques années, avec la fin des concours notamment, d'autres lettrés comme le célèbre poète Tản Đà pourront découvrir ces nouvelles lumières qui éclairent leur vie d'un autre éclat²⁰.

Le deuxième groupe est celui des lettrés mandarins²¹. Contrairement aux premiers, ils œuvrent en faveur de la modernisation tout en restant à leur poste. Trần Tấn Bình, de formation classique et

¹⁷ Trinh Van Thao, *Ecole française en Indochine*, Paris, Karthala, 1995.

¹⁸ Noël Péri, *Rapport au gouvernement général à propos du concours de doctorat de 1910*, Archives EFEO, carton XVI, dossier 20 (participation à l'organisation des examens en langues orientales)

¹⁹ Sur la presse vietnamienne en *quốc ngữ*, voir Phạm Thế Ngũ, *Việt Nam văn học sử giản ước tân biên (tập III – Văn học hiện đại 1862-1945)* (Histoire de la littérature vietnamienne, vol. 3, 1862 à 1945), Saigon, Ed. Dai Nam, 1965.

²⁰ Nguyen Phuong Ngoc, « Tản Đà (1889-1939) – un lettré rêveur de l'Occident », revue *Moussons*, n°24, à paraître en décembre 2014.

²¹ Emmanuel Poisson, *Mandarins et subalternes au nord du Viêt Nam, une bureaucratie à l'épreuve (1820-1918)*, Paris, Maisonneuve&Larose, 2004.



non francophone, membre de la première mission permanente indochinoise venue en France pour étudier la civilisation française²², a fait en 1907 des conférences retentissantes en faveur de la modernisation²³. Une autre personnalité marquante est Thân Trọng Huề, membre de la famille royale et ancien élève de l'École coloniale²⁴; il s'est prononcé en faveur de la modernisation du système d'enseignement et de la société. On peut encore citer d'autres mandarins, tel Đoàn Triễn qui a milité pour les nouvelles études, ou Nghiêm Xuân Quảng qui a démissionné pour créer une entreprise artisanale. Malgré l'image répandue du mandarin et véreux, il faut reconnaître que pour toute une partie du mandarinate, « la modernisation est une préoccupation majeure »²⁵.

Le troisième groupe présente une catégorie sociale nouvelle. Ceux qu'on désigne sous le nom générique de « nouveaux diplômés » sont les premiers élèves francophones formés pour remplir les fonctions subalternes indispensables au fonctionnement de l'administration coloniale. Contrairement à une idée reçue sur ces secrétaires « buvant du champagne le soir, du lait le matin » (*tôi rượu sâm banh sáng sũa bò*), une association comme la Société d'enseignement mutuel du Tonkin (SEM du Tonkin), ou un individu comme Nguyễn Văn Vĩnh, peuvent s'engager en faveur des actions modernistes²⁶, d'ailleurs souvent en collaboration avec les lettrés de formation classique. Encore peu nombreux au début du xx^e siècle, ce groupe préfigure l'apparition des intellectuels francophones de la génération suivante.

Le quatrième groupe est le moins bien connu. Il regroupe les premiers entrepreneurs partisans de la modernisation. Trần Chánh Chiểu, dit Gilbert Chiểu (*cf. supra*), est actif en Cochinchine; Bạch Thái Bưởi, secrétaire dans une société française puis dans l'administration tonkinoise, démissionne après avoir fait le voyage de Bordeaux pour l'exposition de 1895 et s'impose comme l'un des plus grands entrepreneurs vietnamiens. Possédant une bibliothèque riche en « nouveaux écrits », il la met à disposition de ses amis lettrés²⁷. L'étude de ces hommes d'affaires soucieux de se rendre utiles à la société pourrait fournir des éclairages inédits sur le changement qui s'opère à l'époque coloniale.

²² Pasquel Rageau Christiane, « Récits de voyage de "mandarins" vietnamiens et cambodgiens en France (1906-1907) », in *Récits de voyage des Asiatiques (Genres, mentalités, conception de l'espace)*, Paris, EFEO, 1996, p. 385-405.

²³ Sur une de ses conférences : *BEFEO*, 1907, p. 155-166. Sur Trần Tấn Bình (1868-1937), une biographie sur <http://tronglang.com> tenu par un de ses descendants.

²⁴ Sur Thân Trọng Huề (1869-1925), voir Emmanuel Poisson, 2004, 189-190. Une notice nécrologique est donnée par Pasquier Pierre, son camarade à l'École coloniale : « Thân Trọng Huề », *BAVH*, 1925, p. 211-215.

²⁵ Emmanuel Poisson, *Mandarins...*, p.189. Soulignons que Huỳnh Thúc Kháng, une des figures emblématiques des lettrés patriotes, évoque dans ses mémoires la figure de Thân Trọng Huề comme un auteur moderniste (Huỳnh Thúc Kháng, *Autobiographie...*, p. 26).

²⁶ Sur le rôle de la SEM du Tonkin et d'autres SEM dans la vie culturelle, cf. Nguyen Phuong Ngoc, *A l'origine de l'anthropologie au Vietnam*, PUP, Aix-en-Provence, 2012. Sur Nguyễn Văn Vĩnh, cf. Emmanuelle Affidi, *Đông Dương Tạp Chí (1913-1919), une tentative de diffusion du discours et de la science de l'Occident au Tonkin : l'interculturalité, un enjeu colonial entre savoir et pouvoir (1906-1936)*, thèse, Paris 7, 2006.

²⁷ Đặng Phong, « Vietnam au xxe siècle, de Duy Tân au Đổi Mới », in Gilles de Gantès et Nguyen Phuong Ngoc (dir.), ouvrage cité, p. 276.



Ces groupes sociaux qui ont l'accès aux informations et qui en effectuent la sélection selon leur compréhension et leurs intérêts propres, participent à la transmission des idées avec la légitimité que confèrent leurs positions respectives dans la société à ce moment donné.

Dans ce processus, il convient de garder à l'esprit l'existence d'intermédiaires occasionnels: des Chinois (propriétaires de bibliothèque ou de librairie), des Français (membres de la Ligue des droits de l'homme par exemple). Il faut également se poser la question sur les liens personnels noués entre des catholiques et des non catholiques au Vietnam, malgré l'isolement possible de la communauté catholique vietnamienne en situation coloniale par rapport à d'autres fractions dans la société.

Un autre sujet d'interrogation est la chronologie même de l'introduction des idées occidentales au Vietnam. Bien que la chronologie générale soit connue, il y a des moments dont la nature et l'importance n'apparaissent qu'à travers la connaissance plus ou moins précise que l'on peut prendre d'histoires individuelles et de trajectoires singulières. Il est connu qu'au moment de la Meiji au Japon, le lettré catholique Nguyễn Trường Tộ proposa à la cour de Hué des idées de réforme afin de résister à la conquête française²⁸. Par l'intermédiaire de quelques lettrés dont Nguyễn Lộ Trạch, auteur de *Thiên hạ đại thế luận* (« Commentaires sur l'état du monde »), ses écrits furent conservés et restèrent quelque peu influents dans un milieu confidentiel de haut mandarinat²⁹, et la capitale impériale, endroit réputé le plus conservateur, fut ainsi, paradoxalement, le lieu où l'on pouvait, fort discrètement, accéder à des appels au changement. On peut citer quelques exemples à l'appui. Phan Bội Châu rencontre à Hué, aux alentours de 1900, Nguyễn Thượng Hiền qui « conservait en secret les écrits de Nguyễn Lộ Trạch qu'il n'avait jamais montré à personne avant [lui] »³⁰. Ngô Đức Kế, reçu docteur en 1901, refuse d'intégrer le mandarinat, sensibilisé qu'il est par les lectures auxquelles il s'est livré dans la célèbre bibliothèque Long Cương de Cao Xuân Dục³¹. Il semble même que le roi Thành Thái, qui sera déposé par les autorités coloniales en 1907, avait une bibliothèque secrète riche en « nouveaux écrits » qu'il prêtait de temps en temps à quelques personnes de confiance³². Phan Châu Trinh, reçu vice-docteur en 1901, est moins soucieux d'être présent à son bureau au ministère des Rites que d'aller « lire les nouveaux écrits, discuter avec Đào Nguyên Phổ et Thân Trọng Huề »³³. Quant à Huỳnh Thúc Kháng, c'est seulement à l'âge de vingt-neuf ans et après avoir été reçu au concours de 1904 qu'il a l'occasion de lire des « nouveaux écrits » chez Đào Nguyên Phổ³⁴. Convaincu par ces lectures, il prend la voie de la modernisation en refusant la carrière toute tracée : « Depuis toutes ces

²⁸ Cf. Nguyễn Bá Càn, *Nguyễn Trường Tộ – con người và di thảo*. Nxb TP. Hồ Chí Minh, 2002.

²⁹ Đào Duy Anh, « Les grandes familles de l'Annam. S.E. Tran-Tiên-Thanh », *Bulletin des Amis du Vieux Hué*, n°2, avril – juin 1944, p. 91-158.

³⁰ *Phan Bội Châu niên biểu* (Phan Bội Châu - chronologie), Ed. Van Nghe TPHCM, Ho Chi Minh-ville, 2001, p. 59.

³¹ Ngô Đức Kế. *Cuộc đời và tác phẩm* (Ngô Đức Kế – vie et oeuvre), Sở văn hóa thể thao và du lịch Hà Tĩnh, 2008. p. 447.

³² Ibid., p. 467.

³³ *Phan Châu Trinh, về tác gia và tác phẩm* (Phan Châu Trinh – sur l'auteur et son oeuvre), Hanoi, Ed. Giáo dục, 2007. Chương Thâu, et Hải Yến Trần (dir.), p. 56.

³⁴ Huỳnh Thúc Kháng, *Autobiographie...*, p. 26.



années, le vœux de mon père était seulement la réussite au grand concours, j’attins donc l’objectif, quant à faire carrière de mandarin, cela n’était pas mon souhait. Pour cette raison, après être reçu docteur, je prétextai une maladie pour rester chez moi »³⁵

En 1905, un voyage singulier eut lieu. Les docteurs Huỳnh Thúc Kháng et Trần Quý Cáp, ainsi que Phan Châu Trinh qui avait démissionné de son poste, partirent pour le sud du pays, afin de le visiter. De passage dans une petite ville où l’on organisait un examen blanc pour les candidats aux concours, les trois amis s’inscrivirent sous de faux noms et rédigèrent un poème et un texte de prose signés Đào Mộng Giác (« Đào qui se réveille du rêve ») dans lesquels ils appelaient les lettrés à abandonner les concours pour se rendre utiles au pays. Immédiatement diffusés, largement, ces textes rencontrèrent un écho favorable dans le milieu lettré déjà impressionné par la victoire du Japon sur la Russie, qui eut un grand retentissement dans le Vietnam colonial³⁶. Bien évidemment, la lecture ne signifie pas la compréhension ni l’adhésion, mais cet appel de trois grands lauréats semble être bien entendu comme en témoignent les nombreuses créations d’écoles et de sociétés agricoles, artisanales et commerciales.

Au début du xx^e siècle, les livres en français sont rares, du fait de l’éloignement géographique et du coût élevé. La possibilité en est offerte par un séjour en France dans le cadre des études (Thân Trọng Huệ de 1888 à 1895) ou d’une mission (Nguyễn Văn Vĩnh à l’Exposition coloniale de Marseille en 1906). En Cochinchine, où les contacts sont plus précoces, il est sans doute plus aisé d’en acheter ou d’en lire, mais cela reste limité. C’est donc, sans conteste, essentiellement par l’intermédiaire des écrits en chinois que les Vietnamiens sont entrés en contact avec les philosophes occidentaux. Les ports internationaux sont des points de contact avec l’étranger : Hué profite de sa situation à une centaine de kilomètres de Tourane et Hanoi bénéficie de Haiphong, tandis que Saigon, port le plus important d’Indochine, voit arriver les navires européens qui remontent le Mékong. Les bibliothèques privées les plus importantes se trouvent logiquement dans ces centres urbains. Mais ce qui est remarquable, c’est l’importance de certaines bibliothèques installées dans des villages et jouissant d’une grande réputation, comme celles de la famille de Ngô Đức Kế, de la famille de Đặng Thai Mai ou de la famille de Đặng Xuân Bảng. Ce n’est pas un hasard : parmi les actions entreprises par les lettrés modernistes, la création d’une bibliothèque collective est souvent la première.

On peut distinguer les différentes étapes de la diffusion des idées nouvelles. Au début, la lecture, solitaire, s’effectue le plus souvent dans un cadre confidentiel. D’après le témoignage de Huỳnh Thúc Kháng, c’est autour de 1903-1904 que les idées commencent à circuler plus ouvertement. Il faut garder à l’esprit que les rencontres entre lettrés sont autant occasions pour discuter en confiance et diffuser les idées nouvelles dans un cadre amical. On sait que les lettrés aiment se réunir pour faire

³⁵ Huỳnh Thúc Kháng, *Autobiographie...*, p. 26-27.

³⁶ Trinh Van Thao, « La perception vietnamienne de la conjoncture de 1905 », *Etudes Indochinoises III*, IPHOM, n°25.



de la poésie et se divertir aux jeux raffinés des belles lettres³⁷. Mais les sociabilités lettrées ne se limitent pas à ces divertissements : les écoles ont par exemple la coutume d'inviter des lettrés réputés à venir commenter des textes, dont des compositions d'élèves³⁸. À la différence de leurs aînés qui visaient la réforme par le haut en présentant des suppliques au souverain, au début du xx^e siècle les lettrés modernistes cherchent à convaincre leurs pairs lettrés.

Les grands rassemblements pendant les périodes de concours favorisent d'ailleurs la transmission des idées. Quand des milliers de lettrés se rassemblent au même moment dans un même lieu, une nouvelle peut se propager à une grande vitesse. Il faut également garder à l'esprit qu'autour des lettrés gravite tout un monde de serviteurs (qui portent leurs équipements) et de marchands (de papier, d'encre, d'auberges, etc.). Par ces relais, une information peut se diffuser dans d'autres groupes sociaux. Dans une société ignorant encore la presse écrite, le rôle de la *báo miệng* (presse orale), est essentiel. Sa vitesse et son efficacité peuvent être redoutable. Ce n'est certainement pas un hasard si l'école Đông Kinh Nghĩa Thục, outre la diffusion de textes écrits, fait délibérément le choix de la poésie pour promouvoir les nouvelles idées par la transmission orale³⁹. Les lettrés modernistes vont jusqu'à se rendre aux pagodes et aux temples pour atteindre la masse des fidèles qui s'y réunit tous les premiers et quizièmes jours du mois lunaires. C'est au temple Ngọc Sơn en plein centre de Hanoi que les lettrés de Đông Kinh Nghĩa Thục ont fait leur première sortie publique. Outre ces lieux de culte, les marchés sont également des lieux où les nouvelles et les actualités se transmettent.

On reste admiratif devant le souci exceptionnel qu'ont ces lettrés, « chefs naturels » pour reprendre le terme de Nguyen The Anh, d'expliquer et de diffuser les idées nouvelles : le plus largement possible, par un moyen approprié (la transmission orale) et avec le renfort de leur présence dans les lieux publics. L'engagement de ces grands lauréats des concours, investis d'une légitimité reconnue, exerça indéniablement un pouvoir de conviction. Il n'est pas étonnant que ces lettrés non mandarins soient restés dans la mémoire collective comme les acteurs de la modernisation.

Dans les années 1906-1907, on voit apparaître une nouvelle forme de communication : les « causeries » ou « conférences ». L'école Đông Kinh Nghĩa Thục, comme d'ailleurs la SEM du Tonkin, invite des « grands noms » qui attirent un public nombreux. Le phénomène s'étend même en dehors de Hanoi. Les conférences, en province, sont parfois l'occasion de véritables triomphes des nouvelles idées : en 1907, Trần Tấn Bình fait une conférence le 6 mars à Nam Định devant 1 000 personnes, le 7 mars à Lạc Quân – 1 500 personnes et le 9 mars à Núi Gối en présence de 6 000 personnes⁴⁰.

³⁷ Nguyễn Tuân, *Vang bóng một thời* (Echos et reflets d'un temps), Hanoi, 1940.

³⁸ Emmanuel Poisson, *Mandarins...*, p.189.

³⁹ Le *Quốc văn tập đọc* (Livre de lecture de la littérature nationale) comprend dix-neuf poèmes écrits en *quốc ngữ* qui sont autant des arguments « pour apprendre le *quốc ngữ* », « pour aimer la patrie », « pour faire des études à l'étranger », pour encourager à « lire les journaux », etc., parfois présentés sous forme des paroles « de la femme au mari », « de la mère à l'enfant », « adressées à la jeunesse », « adressées aux fumeurs d'opium », aux « alcooliques » et même aux « amateurs de femmes », etc.

⁴⁰ *Đăng cổ tùng báo*, 28 mars 1907, p. 14.



C'est une époque d'innovations importantes. L'édition et la presse écrite n'étaient pas inconnues, mais le *Đặng cổ tùng báo* (1907) dirigé par Nguyễn Văn Vĩnh s'impose comme le premier journal en *quốc ngữ* à avoir milité au Tonkin en faveur de la modernisation. Le comité de rédaction de l'école Đông Kinh Nghĩa Thục fournit en manuels non seulement ses classes, mais aussi d'autres écoles du nord et du centre, augmentant sensiblement le public touché. Dans la continuité, la revue *Đông dương tạp chí* de Nguyễn Văn Vĩnh œuvre pour la modernisation au moins jusqu'en 1915, quand il deviendra impossible de critiquer le mandarinat dans le contexte de la Première Guerre mondiale.

Il reste un autre moyen de communication : il s'agit du roman dont les penseurs japonais et chinois font grand cas, car ils l'estiment le mieux approprié pour diffuser les nouvelles idées à l'adresse des masses populaires. Les lettrés vietnamiens en connaissent la force, sous la plume de Liang Qichao essentiellement, mais certains ont l'occasion de lire *Giai nhân kỳ ngộ* (Rencontre merveilleuse avec des beautés), un célèbre roman japonais racontant les aventures d'un Japonais en Occident⁴¹. Phan Châu Trinh entreprendra même sa traduction en vietnamien pendant son exil en France⁴². Au Vietnam, il faudra attendre un peu pour voir paraître le premier roman de ce type : dans *Giấc mộng con* (« Le Petit rêve »), écrit en 1916 et publié en 1917, Tân Đà relate un voyage imaginaire d'un « jeune homme du pays d'Annam » autour du monde et déclare vouloir jouer le rôle d'un « philosophe oriental » au service de son peuple.

Mais que retient-on au Vietnam de ces lectures diverses ?

Quelles Lumières ?

Dans les études portant au Vietnam sur la période, l'attention est essentiellement orientée sur la poésie et la prose « patriotes » ou « révolutionnaires ». Dans la perspective adoptée ici, nous prenons en compte des productions écrites ou orales de tous les autres acteurs de la modernisation : conférences de mandarins, articles de presse de nouveaux diplômés, mais aussi le roman *Le Petit rêve* qui, malgré sa parution tardive, exprime bien les représentations partagées en milieu lettré.

Il est clair que ce qui est retenu en premier lieu par les lettrés modernistes, dans leur lecture des « nouveaux livres », c'est le patriotisme. Les notions de « patrie » (*tổ quốc*) et de « peuple » (*dân*) permettent de reconfigurer le sentiment patriotique, qui n'est plus la « fidélité au souverain » (*trung*). Un indice en est la popularité extraordinaire du livre de Liang Qichao, *Trois grands héros italiens*, connu au Vietnam sous le titre *Ý Đại Lợi kiến quốc tam kiệt truyện*. Mazzini (Mã Chi Nê en

⁴¹ Il s'agit du roman de Tôkai Sanshi intitulé *Kajin no Kigū* publié en plusieurs volumes de 1885 à 1897.

⁴² Phan Châu Trinh, 2007. Voir également Vĩnh Sinh, *Việt Nam Nhật Bản giao lưu văn hóa* (Echanges culturels entre le Japon et le Vietnam), Ho Chi Minh-ville, Ed. Văn Nghệ, 2001.



transcription sino-vietnamienne) est le héros de Phan Bội Châu et Phan Châu Trinh, les deux leaders de l'élite lettrée. Phan Châu Trinh va jusqu'à proclamer son admiration pour le patriote italien en adoptant comme pseudonyme Hy Mã (« suivant Mazzini »). Ou encore : Ti-tur-mạch (Bismarck), Cách-lan-tur-đôn (Gladstone), Qua-đặc (Jeanne d'Arc), mais aussi La-lan (Mme Roland) sont réunis pour leur amour de la Patrie et leur esprit révolutionnaire dans un poème qui prend la forme des paroles qu'une jeune épouse adresse à son mari pour l'exhorter à se mettre au service de la patrie, en suivant l'exemple de ces héros des pays étrangers⁴³. On peut s'étonner de la présence des femmes dans cette littérature. Cela fait sans doute partie de la rhétorique : si même une femme est consciente de l'œuvre à accomplir, alors un homme se doit de la réaliser afin d'être digne de son statut. Dans la réalité, non seulement les femmes prennent une part active dans les actions modernistes comme il est dit plus haut, mais les lettrés, Phan Bội Châu en particulier, manifestent à leur égard une attitude beaucoup plus égalitaire et respectueuse que les nouveaux diplômés dans leur ensemble.

Prenant connaissance des idées de penseurs occidentaux, les lettrés vietnamiens semblent particulièrement marqués par les idées de l'évolution, de la concurrence et de la sélection. Dans sa lettre ouverte déjà citée, Phan Châu Trinh prend l'exemple des Peaux-Rouges pour montrer qu'il est conscient de la possibilité de l'extinction d'une « race » et qu'il envisage la collaboration avec le gouvernement colonial d'une façon tout à fait consciente et loyale. Il est donc vital d'apprendre et d'évoluer pour résister à la concurrence. C'est dans ce contexte de la prise de conscience d'une possible disparition qu'il faut comprendre le fervent encouragement aux études, aux affaires, et en général tout cet intérêt pour les divers aspects de la civilisation occidentale, du point de vue technique et économique, mais aussi de celui de l'organisation sociale et des institutions politiques. Il est évident que l'Occident, par sa vitalité même, est un modèle à suivre. L'ouvrage programmatique *Văn minh tân học sách* (« Nouvelle étude de la civilisation ») fait l'éloge de son organisation :

Si l'on considère les pays occidentaux : en haut il y a une Assemblée pour faire appliquer les lois, en bas il y a la presse comme moyen d'expression populaire. Parmi les œuvres philosophiques il y a le *Contrat social* de Rousseau, *L'Evolutionnisme* de Spencer, *L'Esprit des lois* de Montesquieu. En général, que ce soit les conférences ou la poésie, tout sert à développer l'amour de la patrie, du peuple⁴⁴

La grande découverte est celle d'une autre forme étatique (la république), d'une autre forme d'organisation politique (la démocratie) et d'un autre principe de souveraineté (le peuple). Les notions du *dân quyền* (« droits du peuple »), *dân ước* (« contrat du peuple »), *pháp luật* (« lois ») — tout un groupe de mots empruntés au chinois — font leur entrée dans la langue et dans les esprits vietnamiens. Parmi les soixante-dix-neuf textes du *Livre de lecture pour le peuple* diffusé par Đông Kinh Nghĩa Thục, le thème de la vie en société est le plus important. Pour exemple, ces titres parlants : « Les citoyens doivent savoir l'importance de la politique », « À propos des droits et des responsabilités »,

⁴³ Đặng Thai Mai, *Văn thơ cách mạng VN đầu thế kỷ XX* [La littérature révolutionnaire du Vietnam au début du XXème siècle], 1961, p. 199.

⁴⁴Ce texte anonyme en caractères chinois est traduit en vietnamien par Đặng Thai Mai et repris dans *Luận về quốc học* (Essai sur les études nationales), Da Nang, Ed. Da Nang, 1999, p. 159.



« À propos des lois », etc. Dans sa conférence, Trần Tấn Bình livre un récit d'une grande sincérité de sa découverte de l'Occident :

Lorsque pour la première fois je lus, dans une traduction chinoise d'un livre européen, le mot "République", je ne pouvais concevoir comment un État pouvait subsister sans Roi qui ordonne, sans "pères et mères du peuple" qui administrent des coups de rotin à leurs enfants. Ce nom de "domestiques du peuple" que les réformistes chinois donnent aux fonctionnaires sonnait mal à mes oreilles. Comment, me demandais-je, des hommes qui passent des années à étudier pour être reçus aux examens triennaux, peuvent-ils sans injustice ne servir qu'à travailler pour cette vile populace ? Comment se peut-il qu'ils n'aient pas une supériorité sur les autres ? Les termes "égalité", "fraternité entre tous les hommes", choquaient violemment mes oreilles.⁴⁵

C'est cette sincérité qui permet à ce mandarin de parler du « changement complet » de ses idées après avoir vu les institutions démocratiques en France :

Je suis convaincu maintenant que de par le monde, il y a une nation, et même plusieurs, où la souveraineté réside dans le peuple, où les fonctionnaires, voire le plus grand, le chef de l'Etat, qui est le Président de la République, n'ont qu'un pouvoir exécutif, c'est-à-dire qu'ils ne font autre chose que de faire ce qu'ont décidé les représentants élus par le peuple.

Pour beaucoup de lettrés, *dân quyền* (« droits du peuple ») ne signifie nécessairement la démocratie et la république. Le choix vietnamien se penche plutôt vers la monarchie constitutionnelle, en prenant l'exemple japonais. Les lettrés sont d'ailleurs réticents à l'idée du « contrat » qui leur semble mercantile, car basé sur l'intérêt, et font plutôt référence à une communauté issue des mêmes ancêtres, les rois Hùng légendaires⁴⁶. Mais l'essentiel est qu'on conçoit que le peuple a désormais son mot à dire. Cette idée, inédite dans la société vietnamienne, trouve son application pratique à l'occasion des élections des conseillers vietnamiens à la mairie de Hanoi en 1907. Dans plusieurs numéros, le *Đảng cổ tùng báo* rend compte des élections et accompagne ses lecteurs dans l'apprentissage de la démocratie. À propos du vote, le journal écrit :

Il faut réfléchir avant de venir sur le choix de la personne pour qui voter, il faut bien choisir une personne intelligente qui a un statut social et qui connaît la loi, c'est bien un choix personnel, personne ne peut vous obliger à faire ce que vous ne voulez pas.⁴⁷

Pour les générations plus jeunes qui maîtrisent le français, cela semble être bien naïf. Malgré les railleries dont les lettrés sont l'objet, qu'en est-il en réalité ? Pour essayer d'y voir plus clair, prenons le cas de Rousseau.

Des « Rousseau » pluriels et divergents

En Chine, le philosophe est rendu célèbre par l'intermédiaire de Liang Qichao qui souligne l'apport du *Contrat social*. Dans un dossier d'études sur Rousseau publié en 1901, il présente une courte biographie de Rousseau et expose des notions principales de son œuvre (liberté, égalité,

⁴⁵ BEFEO, 1907, p. 160.

⁴⁶ Depuis 2000, ces rois légendaires sont proclamés « ancêtres » de la nation vietnamienne par le Parti communiste et le gouvernement.

⁴⁷ *Đảng cổ tùng báo*, 25 avril 1907, p. 66.



souveraineté du peuple, volonté générale et différentes formes de gouvernement). Dans une lettre à Kang Youwei, Liang Qichao écrit : « Il faut que le peuple chinois prenne conscience que la liberté est attribuée par le Ciel, on ne peut se la laisser ôter par autrui ni y renoncer de soi-même. »⁴⁸

C'est dans les écrits de Liang Qichao que les lettrés vietnamiens découvrent ces notions du droit et de la liberté, d'ailleurs dans un style flamboyant qui leur communique l'enthousiasme de l'auteur. Liang réalise un colossal travail d'explication et donne une réelle « valeur ajoutée » aux textes de Rousseau⁴⁹. On sait qu'avec Montesquieu, Rousseau est le philosophe occidental le plus connu au Vietnam au début du xx^e siècle. Sa représentation la plus répandue chez le lecteur vietnamien est peut-être celle qu'offre le poème de Tân Đà intitulé *Nhớ ông Lu Thoa* (« Penser à monsieur Rousseau ») publié dans la revue *Hữu Thanh* en 1921 où l'auteur se dit « élève » du philosophe : Rousseau y est présenté comme le promoteur des droits de l'homme (*nhân quyền*) et du contrat social (*dân ước*). Dans le roman *Le Petit rêve* publié en 1917, on peut également voir l'ombre du philosophe se profiler dans la description d'une société idéale, le Nouveau Monde découvert au milieu des glaces du pôle Nord par les voyageurs dont fait partie le héros. Dans cette petite communauté, tout se fait en commun et par un commun accord, il n'y a pas d'argent ni d'oppression, y compris vis-à-vis de la nature et des animaux qui tirent les voitures sans harnachement⁵⁰.

Paradoxalement, dans la revue *Đông dương tạp chí* des nouveaux diplômés francophones, Rousseau est peu présent. De 1913 à 1918, on peut dénombrer sept extraits traduits dans la rubrique « morceaux choisis » : cinq tirés de *l'Émile*, un de *La Nouvelle Héloïse*, un des *Lettres morales*, alors que La Fontaine totalise cinquante textes et Molière environ trente⁵¹. Les extraits de Rousseau ne sont d'ailleurs pas situés dans leur contexte et comportent des omissions. Deux exemples peuvent donner une idée. Dans une lettre, « Ma respectable amie » disparaît dans la traduction vietnamienne, et comme la langue vietnamienne ne distingue pas le genre, pour le lecteur vietnamien, la lettre d'une teneur philosophique ne peut être adressée qu'à un homme. Dans le dernier extrait tiré de *l'Émile*, la phrase « Là je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis » n'est pas entière, car il manque la fin qui dit « d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui puissent sortir de leurs fauteuils et se prêter aux jeux champêtres ». En résumé, c'est un Rousseau exclusivement pédagogue qui est présenté au lecteur vietnamien. Il s'agit bien entendu d'un choix délibéré, car il est

⁴⁸ Cité par Xiaoling Wang, "Liang Qichao, lecteur de Rousseau", *Études Jean-Jacques Rousseau*, n°18, 2010-2011, p. 261. Première traduction en chinois a été réalisée par un Japonais Nakae Chômin au printemps 1898, mais n'a pas d'influence. C'est plus tard, par des lettrés en exil au Japon, que le philosophe est mieux connu. Il existe plusieurs traductions du japonais, puis du français en 1916 par Ma Junwu.

⁴⁹ Plus tard en 1903 après son voyage aux États-Unis, Liang Qichao critiquera Rousseau et adoptera les thèses du juriste Bluntschli (Marianne Bastid-Bruguière, « Aux origines des conceptions modernes de l'État en Chine : la traduction du *Quojia lun* de J. K. Bluntschli », in Jacques Gernet et Marc Kalinowski (dir.), *En suivant la Voie royale. Mélanges offerts en hommage à Léon Vandermeersch*, Paris, EFEO, 1997, p. 309-417.)

⁵⁰ Nguyen Phuong Ngoc, « Tân Đà... ».

⁵¹ Emmanuelle Affidi, "Traduire ou ne pas traduire Rousseau : un dilemme pour Nguyễn Văn Vĩnh dans le Việt Nam des premières années du vingtième siècle", *Études Jean-Jacques Rousseau*, n°18, 2010-2011, p. 277-292.



exclu que le rédacteur en chef, Nguyễn Văn Vĩnh, ait ignoré l'influence de Rousseau sur les révolutionnaires. Cet excellent connaisseur de la langue française, une des figures de la modernisation, semble avoir traduit en vietnamien le *Contrat social*, sans doute avant 1910.

Dans la revue *Nam Phong* (Vent du Sud) qui domine la vie culturelle vietnamienne de 1917 à 1934, quatre numéros consécutifs, du n°104 au n°107, sont consacrés à Rousseau⁵². On pourrait dire qu'il s'agit là d'un traitement de faveur, par rapport à Montesquieu (n°107) et Voltaire (n°114). Cependant, l'intérêt porté au philosophe est étonnement tardif : en 1926, cette revue existe déjà depuis dix ans. Le portrait est plus complet que dans *Đông dương tạp chí* : une biographie de Rousseau (19 pages) est suivie d'une présentation de *La Nouvelle Héloïse* et *Émile*, puis de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, et en dernier lieu, une présentation du *Contrat social* (sur douze colonnes) et des *Confessions*. Mais Phạm Quỳnh, rédacteur en chef, souligne surtout les comportements « déviants » de Rousseau. En estimant que sa pensée n'est pas révolutionnaire (« à tous les pays, [Rousseau] conseille de garder le régime politique »), Phạm Quỳnh cherche manifestement à désacraliser cette figure emblématique des lettrés.

La même année, le *Contrat social* traduit du français par Nguyễn An Ninh dès 1923, est publié à Saigon, capitale de la Cochinchine qui, en tant que colonie française, jouit d'un statut plus libéral que celui du Tonkin et de l'Annam placés sous le régime du protectorat⁵³. Bien qu'il s'agisse d'une traduction incomplète, cette traduction faite par un francophone imprégné des idées révolutionnaires dut avoir un certain écho auprès du public vietnamien qui put y trouver cette référence directe au fait colonial : « Car jusqu'à nos jours, dans l'humanité, le pouvoir politique n'appartient pas en fin de compte au peuple ». Le fait que dans une même année paraissent ces traductions qui sont à l'opposé l'une de l'autre, est en soi significatif. Il reste à étudier les conditions de leur production respectives, mais on pourrait supposer que ces traductions en 1926 sont en quelque sorte les réponses de différents groupes sociaux qui se positionnent par rapport à une nouvelle donne de la situation indochinoise, l'arrivée au poste du gouverneur général d'un socialiste, Alexandre Varenne.

Les images de Rousseau présentées au public vietnamien sont donc bien différentes selon l'intérêt de la personne qui réalise l'opération du transfert ou selon l'intérêt du groupe social que cette personne représente. À la première vue, nous sommes devant un paradoxe : ce n'est pas grâce aux traductions directes du français, mais par l'intermédiaire des textes en chinois que Rousseau présenté au Vietnam d'une manière plus fidèle à l'auteur du *Contrat social*. À bien y réfléchir, il est logique

⁵² Phung Ngoc Kien, « L'expérience de lecture de Rousseau au Viet Nam dans le premier quart du XXe siècle », communication présentée à la journée d'études *Rousseau et la modernité asiatique* Organisée le 15 décembre 2012 par le Groupe Rousseau-Asie (Centre d'étude de la langue et de la littérature françaises des XVIIe et XVIIIe siècles) à l'université Paris IV-Sorbonne.

⁵³ Nguyễn Lan Hương, "Rousseau inspirant l'idéal annamite. La traduction du Contrat social en vietnamien par Nguyễn An Ninh", *Études Jean-Jacques Rousseau*, n°18, 2010-2011, p. 293-300



que les lettrés modernistes, animés par leur patriotisme, trouvent dans les textes du philosophe des résonnances, d'ailleurs amplifiées par l'interprétation brillante de leur collègue chinois Liang Qichao. Il est également compréhensible que les nouveaux diplômés francophones, même admirateurs de Rousseau, ne peuvent pas transmettre ouvertement des idées qui peuvent contribuer à remettre en cause l'ordre colonial.

Les idées des Lumières sont entrées au Vietnam par deux voies distinctes : « la voie du nord » via les « nouveaux écrits » en caractères chinois lus par les lettrés et « la voie du Sud » via les textes en français lus par les nouveaux diplômés de l'école franco-indigène. Pendant le bref moment moderniste de 1905 à 1908, ces différentes lectures aboutissent globalement à la même compréhension. À partir du moment où le pouvoir colonial durcit sa politique suite aux manifestations de la contestation de l'ordre établi, il devient impossible d'avoir le même discours selon sa position dans la société coloniale.

La contradiction du colonialisme s'avère ainsi manifeste et inévitable : la « mission civilisatrice » est réussie, mais avec un effet inattendu et non souhaité. En lisant les philosophes des Lumières, des Vietnamiens forment le projet de prendre en main leur destinée, ce qui deviendra réalité avec la génération formée par l'école française et nourrie à la civilisation occidentale...



Approche Asie, n°13, 1996. Numéro spécial : *Confucianisme, permanence et renouveau*.

Brocheux Pierre et Hémerly Daniel, *Indochine, la colonisation ambiguë (1858-1954)*, Paris, La Découverte, 2001 (édition revue et augmentée ; 1^{ère} édition en 1994).

Brocheux Pierre, « Note sur Gilbert Chiêu (1867-1919), citoyen français et patriote vietnamien », *Approche-Asie*, n°11, 1992, p. 72-81.

Chen Ching-ho, « Les "missions officielles dans les Ha châu" ou "Contrées méridionales" de la première période des Nguyễn », *BEFEO*, 1994, p. 101-124.

Le contact colonial franco-vietnamien (Le premier demi-siècle, 1858-1911), par Charles Fourniau, Trinh Van Thao, Gilles de Gantès, Philippe Le Failler, Jean-Marie Mancini, Gilles Raffi, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1999.

De Gantès Gilles et Nguyen Phuong Ngoc (dir.), *Vietnam le moment moderniste*, Aix-en-Provence, PUP, 2009.

Đặng Thai Mai, 1961, *Văn thơ cách mạng đầu thế kỷ XX* [La littérature révolutionnaire du Vietnam au début du XX^{ème} siècle], Hanoi, Ed. Van Hoa, 1961.

Đinh Xuân Lâm (dir.), *Tân Thư và xã hội Việt Nam cuối thế kỷ XIX đầu thế kỷ XX* (Nouveaux Livres et la société vietnamienne à la fin du XIX^e– début XX^e siècle), Hanoi, Ed. Chính Trị Quốc Gia, 1997.

Ngô Đức Kế. *Cuộc đời và tác phẩm*. Sở văn hóa thể thao và du lịch Hà Tĩnh, 2008. Ngô Đức Thọ sưu tập và giới thiệu.

Nguyen The Anh, « L'élite intellectuelle vietnamienne et le fait colonial dans les premières années du XX^e siècle », *RFHOM*, n°268, 1985, p. 291-307.

Nguyen The Anh, *Monarchie et fait colonial au Viêt-Nam (1875-1925). Le crépuscule d'un ordre traditionnel*, Paris, L'Harmattan, 1992.

Nguyen Phuong Ngoc, *A l'origine de l'anthropologie au Vietnam*, PUP, Aix-en-Provence, 2012.

Nguyễn Văn Hoàn, 2009, « Đặng Nguyên Cẩn (1867-1923) et ses amis dans le mouvement moderniste », dans *Vietnam le moment moderniste*, p. 125-133.

Pasquier Pierre, « Thân Trọng Huề », *BAVH*, 1925, p. 211-215.

Pasquel Rageau Christiane, « Récits de voyage de "mandarins" vietnamiens et cambodgiens en France (1906-1907) », in *Récits de voyage des Asiatiques (Genres, mentalités, conception de l'espace)*, Paris, EFEO, 1996, p. 385-405.

Phan Chau Trinh, « Mémoire aux autorités françaises », *BEFEO*, 1907, p. 166-175.

Phan Châu Trinh, về tác gia và tác phẩm. Hà Nội: Nhà xuất bản Giáo dục, 2007. Chương Thái, et Hải Yến Trần, éd.

Emmanuel Poisson, *Mandarins et subalternes au nord du Viêt Nam, une bureaucratie à l'épreuve (1820-1918)*, Paris, Maisonneuve&Larose, 2004.

Prose et poésies du Đông Kinh Nghĩa Thục. Văn thơ Đông Kinh Nghĩa Thục, Hanoi, Centre Hanoi de l'EFEO - Ed. Van Hoa, 1997.

Tân Đà, *Giấc mộng con* (Le Petit rêve), Đông kinh ấn quán, Hà Nội, 1926 (première édition en 1917).

Trinh Van Thao, « La perception vietnamienne de la conjoncture de 1905 », *Etudes Indochinoises III*, IPHOM, n°25.

Trinh Van Thao, *Ecole française en Indochine*, Paris, Karthala, 1995.



Trình Văn Thảo, *Vietnam du confucianisme au communisme*, Paris, L'Harmattan, 1990.
Réédition corrigée et complétée en 2008.

Trương Bá Cần, *Nguyễn Trường Tộ. Con người và di thảo* (Nguyễn Trường Tộ, l'homme et l'oeuvre), Ho-Chi-Minh-ville, Ed. TP Ho Chi Minh, 1988.

Văn minh tân học sách (Nouvelle Etude de la civilisation), 1904, traduit par Đặng Thai Mai et repris dans *Luận về quốc học*, 1999.

Trần Đình Huợu. et Lê Chí Dũng. *Văn học Việt Nam giai đoạn giao thời 1900-1930*. [La littérature vietnamienne en transition 1900-1930], Hanoi, NXB Đại học và Giáo dục, 1988.

Vĩnh Sính, *Việt Nam Nhật Bản giao lưu văn hóa* (Echanges culturels entre le Japon et le Vietnam), Ho Chi Minh-ville, Ed. Văn Nghệ, 2001.

